

Contes et Romans

ACTE PREMIER

Ainsi Jean-Pierre débarque en Algérie. Ce faisant, un problème majeur va se présenter à lui. Car les Évangiles disent explicitement : « Tu ne tueras point. » Ou, plus littéralement : « Tu ne commettras pas de meurtre. » Comment un chrétien soucieux d'obéissance au dogme et à ces commandements impérieux qu'expriment pour lui la Table des lois, que l'on dit avoir été reçue par Moïse en personne, peut-il concilier le fait d'être intégré dans les troupes de son pays et respecter la parole divine ? Jean-Pierre choisira. Et ce choix sera à la fois paradoxal et si clairement logique, au moins dans son esprit. Pendant toute la durée du conflit, il décidera de ne porter aucune arme – suivant en cela la préconisation formulée par l'évêque de Versailles en direction des jeunes appelés, membres de son clergé -.

Comment, sur le terrain, lui qui ne fut, comme on disait à l'époque, qu'un simple troufion, a-t-il réussi ce tour de passe-passe ? Je n'ai aucune précision non plus à donner sur ce chapitre, imaginant seulement qu'il n'ait pu y parvenir qu'avec la bienveillante complicité de quelques camarades de régiment, à qui il se serait confié opportunément. Ou alors, s'il fut contraint de porter physiquement une arme, au moins l'a-t-il portée vide, afin de donner le change sur son attitude, évitant ainsi d'avoir à s'en servir en toute circonstance ? Car chacun sait que les conditions auxquelles les jeunes recrues ont été

Contes et Romans

confrontées sur place, dans ce pays aride et dur, ont elles-mêmes été fort rudes, pesantes, angoissantes, et parfois même choquantes, voire traumatisantes. Les situations auxquelles se trouvèrent mêlées les troupes de jeunes recrues ne furent pas - ceci est de notoriété publique, même si j'utilise ici l'expression à dessein : c'est-à-dire avec une arrière-pensée manifeste de provocation - des conditions d'enfants de chœur. Mais sur le seul plan de l'intégrité physique, néanmoins, ces mois passés sur le terrain se déroulèrent, pour Jean-Pierre, sans répercussion notable.

Cependant, il est évident que Jean-Pierre a vu de ses propres yeux et vécu des scènes de guérilla sournoise – comment aurait-il pu en être autrement ? -, lesquelles l'ont profondément impressionné et déstabilisé. Il a été de ceux qui, propulsés en première ligne par la loi du nombre, ont été confrontés à l'horreur de situations de terrain d'autant plus difficiles à supporter que l'on passait son temps à vouloir s'acharner contre une partie adverse qui restait invisible, incernable, et pour ainsi dire intangible. Comme tout un chacun, il sera marqué par ces visions effroyablement révoltantes et qui s'augmentaient, chez lui, d'un sentiment d'impuissance et de totale incompréhension. Car dans aucun des deux camps qui s'opposaient frontalement, au mépris de toute conscience, Jean-Pierre n'aura su percevoir ce qui aurait pu s'apparenter à une cause juste. Ce dont, de toute évidence, il n'aurait de toute façon pu juger en toute objectivité, aux prises qu'il était avec un quotidien meurtri et intranquille. À l'image de nombre de ces jeunes appelés projetés dans un univers dont ils ne comprenaient pas les tenants et aboutissants, dont ils ne percevaient que les effets d'une violence exacerbée et délétère qui, parfois, les excitaient eux-mêmes, abreuvés qu'ils étaient

Contes et Romans

d'une tension extrême et ayant outrepassés la raison ordinaire, Jean-Pierre n'est pas rentré indemne d'Algérie.

* * *

Comme était loin le temps où Oran, Le Caire ou bien Tunis, telle la superbe Beyrouth de la belle époque, c'est-à-dire celle de la splendeur des villes orientales, s'établissaient en villes marchandes où se mêlait un éclectisme culturel absolu, empreint d'un cosmopolitisme paisible ; où l'entraide confiante et la solidarité entre les peuples jouaient le rôle d'un ferment social sans faille. D'après tous ceux qui ont vécu dans ces villes resplendissantes, à l'époque de leur apogée certes issue d'un colonialisme débridé et dénué de garde-fous, rien ne semblait prédire que puisse un jour périr la puissance inébranlable de toutes ces cités florissantes et gorgées d'un soleil triomphant. Sur ce point, il suffit de relire certaines pages admirablement chaleureuses que nous a offertes Albert Camus pour en mesurer l'inconsolable certitude. La richesse radieuse dont elles faisaient montre était sans doute surfaite ; leur décorum d'alors, un tant soit peu exagéré et résultant du grand théâtre extraverti qui se jouait au quotidien dans des ruelles surpeuplées et richement ensoleillées. Mais ils tenaient autant dans la simplicité des cœurs que dans la confrontation pacifique des idées.

J'imagine qu'un tel sentiment pouvait encore être perçu, à cette époque de conflit armé naissant, dans l'Alger que frôlèrent les troupes qui débarquèrent pour se répandre dans les arrière-pays à protéger. Qui plus était, pour une jeune génération impressionnable qui n'avait jamais connu

Contes et Romans

auparavant les lointaines sirènes des merveilles moyen-orientales, ou, plus simplement, l'exubérance notoire de ces climats de la Méditerranée. Ce mélange d'odeurs, de couleurs et de saveurs est connu, par ailleurs, pour être des plus grisants. Nombre de grands découvreurs, de Bonaparte à Théodore Monod, en passant par les meilleurs scientifiques, tel Champollion, et surtout les artistes les plus doués, au nombre desquels il faut compter un Delacroix, un Ingres, un Flaubert, un Gauthier, un Chateaubriand ou un Lamartine, ou plus proche de nous, un Matisse, y succombèrent tout à tour. Aussi, un premier coup de semonce, certainement, a pu frapper, en cette occasion-ci, une personnalité aussi réceptive que celle de Jean-Pierre.

Mais Jean-Pierre ne fait qu'effleurer la ville. Le territoire qu'il aura à couvrir, avec ses camarades de régiment, se situe plus à l'est, dans un pays que l'on dit reculé, aride et déshérité, mais qu'il découvre authentique, lové à mi-hauteur de la chaîne de l'Atlas. Au-delà de cette guerre dont il a du mal à cerner les contours, Jean-Pierre entrevoit l'existence d'une culture et d'une région dont il tombe immédiatement amoureux, pour la beauté de ses paysages autant que pour la simplicité des gens au regard limpide qui y habitent. Et là, un deuxième coup de semonce se produit : la Kabylie, qu'il doit sillonner de long en large pour battre en brèche les oppresseurs, est de culture berbère, et non pas arabisante. Son islam d'influence sunnite est teinté de maraboutisme : celui qui volontiers s'orne du pouvoir surnaturel de la baraka. Sa tolérance instinctive et le souvenir de son âge d'or, qui prit place durant la période de sa tutelle espagnole, du seizième au début du dix-neuvième siècle, lui font accepter avec une manifeste bienveillance la culture chrétienne, avec laquelle elle entretient d'ailleurs des relations étroites de cohabitation, et ce

Contes et Romans

malgré l'arrière-plan colonial qu'elle véhicule avec elle. De ce deuxième choc, Jean-Pierre ne se relèvera jamais. Il sait qu'il a trouvé son paradis. Qu'il a rencontré sa terre promise, lui qui ne la cherchait pas vraiment ou, dans tous les cas, qui ne l'attendait pas de sitôt... ou, quoiqu'il en soit, pas sous de pareilles latitudes. Et de se lamenter intérieurement de la voir se déchirer devant ses yeux.

Quel sentiment d'ambivalence a-t-il dû vivre ainsi, à parcourir au gré des vents incertains les hauteurs d'un plateau accidenté, à la végétation éparse ? De cette situation très improbable, ses doutes et ses questionnements s'accroissent à mesure. Et s'accroissent sans coup férir ses tiraillements intérieurs, lui qui a toujours été enclin à développer de profondes failles souterraines, sous un aplomb de circonstance, caparaçonné d'apparentes certitudes. Tout cela le fortifie et le déstabilise tout à la fois. Cependant, le chamboulement qu'il ressent *in vivo* est vécu comme un trop-plein de sensations et d'émotions intenses qui finira de saper ses fondements, et l'arrachement qui le tirillera bientôt, lors de l'ultime épanchement que lui présenta cette aventure, sera pour lui définitif. Car Jean-Pierre comprend qu'il a atteint son plus complet déchirement quand l'heure vient pour lui de quitter un pays où il n'aurait dû faire que passer, en parfait étranger qu'il était. Mais ainsi en est-il de l'infaillibilité des lois du destin... Mektoub.

*

*

*

Devant, des plaines. Et plus loin, des montagnes
Sombres pour un instant. Puis ocres quand le soleil

Contes et Romans

Est entièrement levé. Elles, elles ont posé négligemment
Leurs plis fouillés sur le sable de la côte.
Puis se sont allongées, fatiguées par la chaleur de l'air.
Un souffle léger qui vibre... Une fraîcheur insouciant
Attire l'œil égaré et vide. Mais sous leurs manteaux de fourrure
Sur ces peaux de bêtes brunes, leurs corps sont immobiles.
Elles, elles se reposent un peu, après une nuit de bacchanales.

Elles, ce sont des femmes aux cheveux épars
Fatiguées par le temps. Rassemblées près de l'eau
Elles puisent là l'attente et le silence :
Cette sévérité comme un front aux tempêtes
Et aux vents soulevés d'une mer instable...
Par temps clair, leurs couleurs font fête.
Alors, elles mettent des parfums de verdure et
Dans un mouvement lent et plein de grâce
Très ostensiblement, se rehaussent un peu.

Parfois, voilà ce dont je rêve :
Je serais quelque part, devant des paysages
Au seuil de quelque chose.
Peut-être le nommerais-je : « feu » ou « foyer » ?
Je serais parmi des terres foulées aux pieds
Par des gens et des paroles. Accompagné
Du monde frivole et de ces grandes plages blanches
Où je pourrais peindre. Où je pourrais écrire.
Non pas moi, mais les autres. Tous les autres :
Cet extérieur qui me façonne et que je suis !

Mais j'ai entendu dire tant de choses qui m'ont égaré.

Contes et Romans

* * *

On me rétorquera, j’imagine, que Jean-Pierre, dans sa démarche d’enrôlement volontaire, portait en lui une visée personnelle certainement plus précise que celle qu’il s’avouait à lui-même. Ou bien qu’elle gisait, informulée, au fond de son esprit, et que la réalité qu’il a rencontrée au cours de ses pérégrinations inattendues a pu dépasser de beaucoup son dessein initial. Mais cela est généralement le cas pour ceux qui provoquent une mise en mouvement des événements de leur vie, et c’est en cela que rien ne serait véritablement étonnant, dans le parcours de Jean-Pierre. Rien, si ce n’est qu’il n’est âgé alors que d’une vingtaine d’années à peine et n’en est, à ce moment précis de sa vie, qu’au tout début de son itinéraire.

Et puis, toutes les vérités se construisent-elles d’une manière strictement linéaire ? Je veux dire, en suivant depuis le début leur pleine évidence ? Le détour du hasard, qui n’en est pas vraiment un, lorsqu’on y réfléchit un tant soit peu, n’est-il pas, lui aussi, le plus sûr chemin pour se rejoindre soi-même ? Et au final, qu’est-ce que se rejoindre ? Est-ce forcément aboutir là où on a toujours rêvé d’être ? Ou, au contraire, là où la pression sociale voudrait que vous fussiez ? Est-ce forcément se couler dans un moule confortable, et pour ainsi dire conformiste ? Gésir dans ce costume « prêt à porter » que l’on vous destinait depuis le premier jour ? Ou bien est-ce accepter que les chemins vous emmènent là où il était impensable *a priori* que vous arriviez, que nous arrivions ? Vivre sa propre vérité, n’est-ce pas accepter de prendre le risque de vivre une autre vie que celle qui semblait écrite d’avance pour vous, par une main irrévocable et intransi-

Contes et Romans

geante ? Autant de questions qui, j'en suis certain, se sont télescopées à un moment ou à un autre dans l'esprit de Jean-Pierre, lui qui cherchait à se construire à la manière de ces pèlerins du grand large qui volontiers remettent leur vie entre les mains du hasard des chemins : c'est-à-dire sans connaître la certitude d'aucun autre lendemain. « Inch'Allah » dit la culture musulmane, et ce fut l'une des expressions favorites de Jean-Pierre. Et la totalité du restant du déroulé de son aventure sera là pour nous prouver la cohérence de ses intentions.

*

*

*

À son retour en France, du fait qu'il avait abandonné sa formation théologique avant même d'être ordonné prêtre par son évêque, Jean-Pierre est dans un premier temps contraint de reprendre ses études. Il réintègrera donc le grand séminaire de Versailles pour deux années supplémentaires, après le baccalauréat. Il fait ensuite son stage dans une paroisse ; mais la vie qu'il découvre au quotidien lui déplaît fortement, au point qu'il décide subitement d'abandonner sa vocation cléricale. En conséquence de quoi, il est contraint de rentrer dans la vie active sans bagage particulier. Il s'agit, pour lui, d'une période très difficile à vivre. Chargé qu'il est d'une blessure flagrante, sans réels moyens de subsistance, dans un monde pour lequel il n'a pas été préparé et qui, lui aussi, subit de plein fouet de profonds bouleversements structurels, il met du temps à se retrouver lui-même, avant de pouvoir tout simplement se reconstruire un semblant de place sociale, laquelle restera, quoi qu'il arrive, modeste, fragile et marginale par essence.

Contes et Romans

Mais s'il ne sait retrouver naturellement sa place, sa vocation humanitaire, quant à elle, reste intacte. Sa volonté le porte à se tourner vers ceux qui ont besoin de lui. Il ne pratiquera pas sa foi au sein de cette grande confrérie du clergé dont il s'est malencontreusement éloigné – cette constatation le blesse parfois, mais il en fait, pour l'instant, son deuil - ; cependant, la société tout entière est là, tout autour de lui, avec son lot de causes personnelles à défendre, de destinées fragiles à sauvegarder, d'intégrités morales et physiques à préserver, autant que possible. Son engagement, sur ce point, est totalement militant. Certes, il n'est pas de la trempe de ces prêtres-ouvriers qui officient aussi bien autour d'un autel, même s'il est improvisé, qu'au fond de leurs usines. Il n'affiche pas non plus leur aisance verbale. Mais Paris et sa vaste région, où vivent désormais tous ses frères et sœurs de sang, est un théâtre de mouvements en perpétuel bouillonnement et en proie à de formidables mutations, au sein desquelles il tente de se fondre.

Alors Jean-Pierre devient éducateur de rues à Paris, dans un foyer qui s'est implanté rue de l'Espérance – oui, cela ne s'invente pas ! -, puis à Aubervilliers. Il aide, entre autres, les jeunes délinquants à la réinsertion, à leur sortie de prison. Il me parlera quelque fois de ces ateliers de réapprentissage du travail qu'il visitait régulièrement et du fait qu'il eut lui-même à payer de sa personne, en formant à la main des centaines et des milliers de cintres squelettiques, en fil d'aluminium. Il prend aussi une part sociale active dans ces quartiers défavorisés qui sont alors en voie de constitution. Mais, disait-il, il y trouvait des relations personnelles toujours très fortes et y développera une joie de vivre étonnante, même si elle n'était jamais totalement libérée d'un arrière-goût amer sur les tenants

Contes et Romans

et aboutissants de cette existence vacillante qu'il menait dans les banlieues et sur la vie en général...

N'ayant accès qu'à des ressources a minima, Jean-Pierre vit d'expédients pour lui-même. En effet, il se débrouillera souvent au jour le jour, sans aucune autre volonté que de rester debout vaille que vaille, afin d'être cette branche disponible où celui qui en aurait besoin puisse se raccrocher. C'est une démarche totalement volontariste qui force le respect, et pour laquelle il est compris de sa fratrie, mis à part Christian, son frère aîné – et donc mon père -, lequel développe une vision de la position sociale qui devrait échoir à l'homme moderne à l'opposé de celle vécue par son frère cadet.

En réalité, le fossé relationnel qui s'est creusé entre les deux frères est très ancien. L'un, bien assis dans son rôle d'aîné, se forge un sens de la responsabilité familiale qu'il pousse, d'une manière un peu caricaturale, à son extrême. Pour ce faire, il prend comme modèle l'image de son propre père, géniteur de sept enfants (un huitième est mort à la naissance) et qui gère ses affaires domestiques avec autant de sagacité que de tempérance, tout comme il gère scrupuleusement les comptes de ses clients au sein de l'agence bancaire dont il est le directeur. Ayant échappé aux deux guerres mondiales (durant la première, il était trop jeune pour être incorporé ; lorsque éclata la seconde, il avait déjà cinq enfants à charge), il nous tiendra toujours un discours d'européen avant-gardiste convaincu. Non parce qu'il développait une vision affairiste du monde ; mais bien parce qu'il était intimement persuadé que c'était là le seul moyen d'éviter que se renouvellent à l'avenir les conflits meurtriers que sa génération avait vécus, entre voisins d'Europe. L'autre, le cadet, restera entièrement acquis à son dévouement envers son prochain - sentiment qu'il tient

Contes et Romans

plus naturellement de sa mère -, et n'a donc cure ni des apparences ni du qu'en dira-t-on.

Il me semble important de noter cette différence fondamentale, car elle est porteuse, à mes yeux, d'une autre dimension : mon père Christian, commercial dans une grande entreprise internationale de négoce du bois destiné aux travaux publics et à la construction préfabriquée, tout comme son frère Gérard, second dans l'ordre de la famille, cadre supérieur dans une grande compagnie d'assurance, se sont tous les deux emprunts de cette dynamique sociale des trente glorieuses qui promet à l'homme moderne monts et merveilles pour son avenir personnel. Mais ce faisant, ils ne voient pas se dessiner les pièges sournois que leur prépare cette société dans laquelle ils mettent tant de peine et d'énergie à s'insérer. Leur construction en tant qu'individu en sera lourdement affectée, même si, sur le plan strictement matériel, ils s'en sortiront forcément beaucoup mieux que Jean-Pierre, pour qui ces sortes de considérations ne constituaient en aucune manière une quelconque préoccupation légitime.

*

*

*

Ô joie du souvenir
Des émotions passées !

Insolence des corps :
Sourire abandonné
Au miel des enfances.

Contes et Romans

N'être plus - ne plus être -
Et embrasser les formes.
Ô vigueur, ô douceur
D'un univers qui dort !

Ce qu'ils nous livrent, ces silences
Et le contour des formes :
Le bonheur de construire
Sur des ruines passées.

Car les ruines nous disent :
« Il n'est pas de bonheur
Sans arrière-pensées. »

Ô joie du souvenir !
Rien que vivre, paisible
Et du silence.

312- Le noyé de silence (19)

* * *

Pendant le temps que Jean-Pierre tente de reprendre pied sur le sol de France, je vis, de mon côté et en toute humilité, ma modeste préhistoire personnelle. Si je suis né à Dreux, dans ce département de l'Eure-et-Loir (la branche familiale de mon père est en effet d'origine normande), je n'ai vécu que deux toutes petites semaines dans cette ville-ci - laquelle me reste, du même coup, à peu près inconnue - avant

Contes et Romans

de réintégrer la région parisienne. Nous habitons alors ce gros bourg appelé Villiers-le-Bel, qui n'est qu'une bourgade périphérique que l'on commence à peine à convertir en citée nouvelle, en bordure des grands labours qui mènent languissamment vers la longue plaine picarde. Notre habitat consiste en un petit immeuble de béton blanc situé dans un ensemble de trois unités seulement, chacune ne comptant que trois ou quatre étages, tout au plus. Je me rappelle de l'herbe haute, épaisse et grasse, jamais tondue ni même fauchée, qui envahissait le petit bout de terrain attenant à notre immeuble, sur une profondeur de dix mètres à peine. Enfouis dans cette herbe touffue, mon frère aîné avait découvert, en embrassant les lieux, deux anciens fleurets d'escrime à manche en bois, dont les lames et les gardes étaient finement recouvertes d'une couche de rouille poudreuse.

Mon deuxième souvenir - et Dieu sait s'il fut marquant ! - sera vécu dans le bac à sable situé en face de l'entrée de notre immeuble, où je fus manifestement laissé quelques minutes sans vigilance aucune et d'où un autre jeune garnement me jeta une boule de sable qui m'atteignit en plein dans l'oreille. Manque de chance, un caillou plus gros que la normale s'était glissé dans le projectile, et celui-ci poursuivit sa course jusque dans le fond de mon conduit auditif. Je conserve encore, cinquante ans après cet incident, la sensation étrange – car pas forcément désagréable en soi - du sang chaud qui se mit à couler lentement, tout chargé de particules. Je ne savais pas si je devais pleurer. Mais je crois que je le fis, pourtant, au bout de quelques instants. Malheureusement pour moi, j'en ai gardé des séquelles, car mon tympan fut bel et bien, en cette occasion-ci, abîmé. Par manque de soins appropriés, cependant, la perforation ne fut découverte qu'une quinzaine d'années plus tard. Une greffe du tympan, accompagnée d'une

Contes et Romans

ligature des osselets de l'oreille interne, ne prit place qu'à la veille de mes dix-huit ans, ce qui me valut – seule consolation dans l'affaire – d'être réformé, dans la foulée de l'opération, de mon service militaire.

Un autre souvenir me frappe : à peine quelques mois plus tard, un tout petit panache de fumée noire s'élevant tout là-bas, dans le lointain, au bout de cet immense champ qui débutait au pied de notre cité. En rentrant dans l'appartement, la radio tournait en boucle pour diffuser les informations qui nous parvenaient au compte-goutte. Je ne saurais dire si c'était les effets du crash du quinze ou bien celui du dix-neuf juin mille neuf cent soixante-cinq – j'avais alors trois ans et demi –, (accidents qui endeuillèrent tous deux le meeting aérien du salon international du Bourget), que je venais d'entrapercevoir fugitivement. Mais il est fort probable que ce fut l'une des raisons de notre déménagement de la région des aéroports, située au nord-est de Paris – accompagnée, très certainement, comme facteur déclenchant supplémentaire, d'une nouvelle aisance matérielle -, lequel prit place quelques mois plus tard.

Pour l'anecdote, je pourrais ajouter que l'actualité du salon international du Bourget me rattrapa quelques années plus tard, par le biais d'un autre média, cette fois-ci. C'est en effet à la télévision, objet nouvellement consacré que nous venions d'acquérir pour suivre les faits d'arme de quelques nouveaux Jeux Olympiques – avions-nous lâchement laissé passer ceux de mille neuf cent soixante-huit, à Grenoble ? Il me reste un doute sur le sujet -, que j'apprenais que le Tupolev 144, en démonstration au très fameux salon aéronautique international, venait de s'écraser, lui aussi, au sol, suite à une manœuvre hasardeuse de son pilote, dira-t-on plus tard. Je fis par là même l'apprentissage de l'intrusion violente des images

Contes et Romans

animées dans notre vie quotidienne. Nous étions le trois juin mille neuf cent soixante-treize et je venais d'avoir onze ans. Ce sont là, pour l'essentiel, les seuls souvenirs qui subsistent en moi de ma première véritable résidence sur la terre.

*

*

*

Fontenay-le-Fleury, près de Saint-Cyr-l'école, Bois-d'Arcy et Versailles (où je ne sus jamais que Jean-Pierre avait suivi son séminaire, avant qu'il ne m'en parlât de vive voix, dix ans plus tard) constituèrent, par la suite, les horizons heureux, ou parfois moins chanceux, de mon univers de jeunesse ; puis de ma première adolescence.

C'est à Fontenay-le-Fleury que je fis, au bout de quelques années, mes premières fréquentations d'une bibliothèque littéraire, à l'instigation de Christian Léger, mon ami de collège qui m'avait prêté, pour débiter mon apprentissage en la matière, l'ouvrage alors fort célèbre de Paul Nizan. Au programme, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, tous deux en accès libre dans les rayons, qui me paraissaient plutôt fournis, de l'officine publique. Suivi du petit coup d'œil réprobateur de ma mère quand elle découvrit l'épaisseur des bouquins – et peut-être, aussi et surtout, les titres et leurs auteurs - que j'avais empruntés. Je lui assurai que cela ne me faisait aucunement peur. Christian, dont elle me facilita pourtant la fréquentation, était fils de cheminot et n'avait à l'époque qu'un seul rêve en tête : devenir lui-même conducteur de machine (l'attrait d'Émile Zola et de sa Comédie humaine était très palpable dans sa famille). Plus tard, on lui

Contes et Romans

assura que ses résultats scolaires, qui étaient réellement excellents, le destinaient plutôt à une poursuite d'études et qu'il pourrait alors, sans coup férir, devenir, par exemple, ingénieur en construction ferroviaire. Construire des machines était certainement une activité beaucoup plus recommandable, dans l'esprit de nos maîtres, que de les conduire ! Et puis, l'école des conducteurs de trains était et reste de nos jours, par principe républicain, réservée en priorité aux pupilles de la nation. Cela, peut-être, ne fleurait-il pas si bon ?

Malheureusement, on ne détruit pas aussi facilement que cela un rêve de jeunesse. Surtout lorsqu'on en fait sa souche de vie, son fondement constructeur. J'ai revu – une fois encore, cette entrevue se fit à mon instigation – Christian pour une unique rencontre. Nous nous étions donné rendez-vous à la gare de Tours. Puis nous étions précipités dans l'échoppe du premier bouquiniste venu, afin de baver littéralement d'admiration devant une collection complète des œuvres de Guy de Maupassant. Le tout était constitué d'une multitude de petits livrets très chics – il y en avait au moins une trentaine - en cuir vert tendre et aux dos dorés aux fers. Nous savions l'un et l'autre que nous ne pouvions pas nous les payer. Mais il m'expliqua, devant ces livres qui l'incitaient aux confidences, que sa vie lui semblait un échec.

Il avait d'abord quitté une prépa aux écoles d'ingénieurs, qui ne lui plaisait pas du tout. Pour ensuite s'inscrire dans une école de beaux-arts, dans laquelle il s'emmerdait copieusement. Il vivait, me disait-il, avec une noire aux yeux verts – confier le poème intitulé « Rue Mouffetard » -, très belle, d'après ce qu'il m'en dit... mais pour laquelle il avait du mal à éprouver des sentiments sincères. Je sentais poindre en lui un véritable germe de

Contes et Romans

désarrois, lui qui m'avait tant guidé, moins de dix ans auparavant, par son perpétuel enthousiaste et sa superbe assurance de gagnneur. Je ne m'en félicitais que plus de n'avoir jamais dévié de mes envies et ambitions personnelles, et ce, parfois, contre vents et marées.

* * *

Je ne suis pas sûr que tu existes
Neige longuement accumulée.
Je ne suis pas sûr que tu existes vraiment
Derrière tes lisières fragiles.
Teintée du sang épais des machines huilées
Et rongée patiemment par des pluies d'océan...

Je ne suis pas sûr que tu existes vraiment
À l'endroit où, il y a un instant
Je te foulais encore.
Déjà, mon passé s'est blotti sous mes pas
Et mes muscles se sont figés
Dispersant au lointain cette patience
Pour une longue course accumulée.

Aucun signe, aucun signe, plus aucun souvenir !
Aurais-tu donc abandonné la cité tout entière ?
Seule une lune, désormais, s'est voilée
Sous les vapeurs froides des cheminées.
Et son front livide luit de cette blancheur
Solennelle et tristement énigmatique
Qui hier encore était tienne !

Contes et Romans

Neige anciennement disposée
Dans le silence de ton cadre de pierre
Je ne suis pas sûr que tu existes vraiment.

94- Neige ancienne (23)

* * *

Cependant, les années passant, la famille de Jean-Pierre reste, pour mon parrain, un point d'ancrage important, au sein de sa fratrie de sept enfants. Et Marie-Hélène, la petite dernière – il n'y a que huit années d'écart entre elle et moi -, elle aussi très impliquée socialement, travaille quotidiennement avec lui. Elle est donc un témoin privilégié de cette période transitoire, qui se terminera par ma vie partagée avec Jean-Pierre, durant les quelques mois que j'ai évoqués plus haut.

Au cours de son travail d'assistance auprès des personnes nécessiteuses, Jean-Pierre fut, entre autres, confronté au cas particulier d'une vieille dame malade avec laquelle, à la suite de ses visites régulières, il lie des relations d'amitié profonde et de compassion. Dans les faits, au-delà de sa maladie qu'elle sait incurable, cette femme est très inquiète au sujet de l'avenir de ses deux petits-enfants, deux garçons turbulents dont la charge lui incombe. En effet, leur mère – sa fille - est elle-même décédée quelques années plus tôt et leur père, qui traîne de geôle en geôle, a été déchu de ses droits civiques. Les deux adolescents sont attachants, même s'ils font

Contes et Romans

régulièrement les quatre cents coups dans le dos de leur grand-mère, fait qui n'est guère très étonnant, vu le contexte que nous venons d'évoquer. Assumant son rôle aussi loin que possible, Jean-Pierre deviendra, peu à peu, comme le substitut de leur père.

Lorsque la dame meurt, quelques années plus tard, les deux adolescents n'ont que quatorze et quinze ans, et la majorité légale est toujours fixée, pour quelque temps encore, à vingt-et-un ans. Jean-Pierre, fidèle à sa parole et à ses engagements humanistes, prend ses responsabilités et devient officiellement, après requête auprès du tribunal, leur tuteur. Car la loi, en ces temps-là, est stricte sur le sujet : étant donné son célibat, qu'il conserve par conviction religieuse, Jean-Pierre, dans tous les cas, n'aurait pas été autorisé à adopter les deux adolescents. Mais être leur tuteur est une activité largement suffisante et qui occupe la majorité de son temps et de son énergie. D'autant qu'il faut trouver un métier à chacun de ces deux jeunes gens, ce qui demande, au préalable, de les discipliner vis-à-vis de l'effort, de la concentration et du travail, exercices qu'ils n'ont jamais eu le loisir d'expérimenter par eux-mêmes. Aussi, Jean-Pierre s'étant momentanément installé au domicile que les deux jeunes hommes ont hérité de leur grand-mère, mon parrain prend-il un emploi pour assurer ses revenus : il deviendra, un temps, responsable des recettes pour une grande surface de biens d'équipement.

Histoire banale et parcours on ne peut plus commun, me direz-vous ? Pourtant, Jean-Pierre n'est pas peu fier de sa réussite. Si l'un des deux frères, Daniel, continuera pendant un moment d'avoir une vie agitée et instable, le second, grâce à une relation professionnelle qu'avait nouée Jean-Pierre, devient apprentis et acquiert rapidement le métier de menuisier

Contes et Romans

ébéniste. Il s'installe peu à peu dans la vie active et dans son nouvel emploi, avec une constance et une application plus que méritoires, qui fait de lui quelqu'un de responsable et sur qui l'on peut compter. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que Serge rencontrera, lors d'un dîner organisé par son tuteur, l'une de ses sœurs récemment divorcée... Le courant passe immédiatement et l'affaire est rondement menée. Serge épouse Marie-Odile, de seulement quelques années son aînée, devenant ainsi – certes, un peu par inadvertance, pourrait-on dire – le beau-frère de Jean-Pierre, son tuteur. Ah fraternité, lorsque tu nous tiens !

Aujourd'hui, soit plus de trente années après ces faits, Serge et Marie-Odile sont toujours ensemble et m'ont donné une cousine, Anne-Laure, que je crois n'avoir jamais eu l'occasion de connaître... Il faut dire que depuis la séparation de mes propres parents, à l'âge de mes sept ans et demi, je fais un peu figure d'expatrié pour le reste de ma famille paternelle ; laquelle, à l'instar de ma famille maternelle, a plutôt eu tendance à se disloquer peu à peu. Ce glissement s'est donc opéré doucement, sans volonté mesquine de leur part... C'est pourquoi cette constatation ne doit, en aucune manière, rentrer en ligne de compte dans le cours de ce récit.

*

*

*

Si je prends le temps de raconter ces détails, c'est que je crois que cette succession d'évènements possède une énorme importance dans la constitution psychique de Jean-Pierre. Et partant, dans la compréhension même – ce terme étant à

Contes et Romans

entendre dans son assertion étymologique de « prendre avec » - qu'il entretient avec le monde environnant. Car de toute évidence, Jean-Pierre ne trouve pas son compte et ne peut être heureux dans ce Paris triste et terne des années mille neuf cent soixante-dix, puis celles des années quatre-vingt. Comment le pourrait-il, d'ailleurs, lui qui a connu la vie simple des cœurs purs, malgré son dénuement, certes tout relatif, mais cependant bien réel, lorsqu'on prend le temps de le comparer à la société d'abondance qui, peu à peu, se dessine tout autour de lui... ?

Il remarque de plus en plus que cette société-ci ne laisse qu'accroître et embellir un sentiment diffus d'insatisfactions rentrées et de frustrations en devenir. Au moins, si l'image qu'il garde de la Kabylie n'est pas totalement objective, celle qu'il se forge en son for intérieur, au fur et à mesure que l'éloignement s'incruste dans le temps, quant à elle, se bâtit à grands coups de paysages magnifiques, apaisants, subjuguants même, car manifestement sublimés. Il n'en faut pas moins pour que l'appel du retour lui tenaille l'esprit. Puis pour qu'il finisse par prendre corps et forme, peu à peu, au milieu de ses espérances, tel un grand épouvantail qu'il agiterait en face de ces réminiscences d'horreurs guerrières qui l'étreignent toujours et viennent le perturber violemment, la nuit surtout, dans ses moments de trouble et de cruelle solitude.

Car à Paris ou dans sa proche banlieue, il est indéniable que Jean-Pierre ne vit pas la vie dont il a rêvé. Mais qui, en ce bas monde, accède aussi facilement que cela à sa vie idéale ? Est-il même souhaitable que le déroulé de nos existences soit l'exact reflet de nos aspirations intérieures ? L'homme n'est-il pas fait pour vivre d'espérances contrariées et d'aventures non assouvies ? La réalisation de l'être, en somme, ne se construit-elle pas obscurément contre l'adversité, laquelle ne cesse de se

Contes et Romans

dresser entre nous et nos aspirations ? Et n'est-ce pas l'obstination grandiose dont nous faisons preuve pour déjouer, notre vie durant, cette infortune consubstantielle - puisqu'elle ne semble s'incarner que pour faire obstacle à nos réalisations mêmes -, qui constitue le sel des épopées que nous vivons ? Finalement, il existe une saveur toute particulière, se dit-il, à entretenir le goût de l'effort contre la désillusion même, elle qui nous fait espérer d'atteindre des sphères d'une plus haute intensité et d'une valeur plus assurée ; puisque leur occurrence s'auréolera, précisément, de cet effort que nous aurons mis pour nous les approprier. Cette démarche est irremplaçable, surtout pour celui qui est rempli du sentiment prégnant qu'il doit se libérer de quelque chose de tortueux et qui navigue souterrainement en lui... Et il est clair que, pour ce qui concerne la conscience intérieure de Jean-Pierre, mon parrain n'aura jamais réussi à se libérer totalement de ses propres démons.

*

*

*

Rêver d'une cité.

Rêver d'un ciel d'azur en pierres dolomitiques.

Rêver d'en épouser le contour chaotique.

Rêver ainsi d'une épaisseur des rêves :

Si j'imaginai être un citoyen du ciel ?

La vie, œdème broyé : ce soleil rose lovant la chair.

La pluie est nourricière, le temps est révolu.

Et l'or - l'or ! - en insondable néosphère

Possible hématurgique... !

Contes et Romans

Rêver. Pourquoi avoir rêvé si fort ?
Puisque nous sommes égaux face au bonheur
Lorsqu'il est intérieur.

256- Une cité - sur un dessin (12)

* * *

À Fontenay-le-Fleury, j'avais aussi appris les concerts magiques dans la salle du nouveau centre socioculturel de notre cité-dortoir. Entre autres, celui du Golden Gate Quartet (la formation de la deuxième génération au moins), dont la palette et la profondeur des voix – alors que je n'en possède pas la moindre - furent pour moi une révélation. Et aussi, du fait de l'anecdote du chauffage : le leader de la formation, qui était celui qui possédait le timbre le plus grave, fit bientôt suspendre la prestation de ses accompagnants, car le déclenchement intempestif du chauffage électrique dérangeait les chanteurs dans leur concentration, au moment où ils devaient accorder leurs tons, au début de chaque envoi. Vingt années plus tard, Ghislaine étant enceinte de notre premier fils Aurel, nous assisterons à une prestation de Barbara dans la modeste salle des spectacles de Voiron, à proximité de Grenoble, où nous nous étions installés depuis peu. Et la chanteuse ne cessait de tourner et virer, manifestement très agacée de quelque chose. Jusqu'au moment où, n'y tenant plus, elle fit intervenir, entre deux chansons de son répertoire, le pompier qui traditionnellement siège dans les coulisses de chaque salle de

Contes et Romans

spectacle, afin qu'il désactivât le chauffage qui sévissait, lui aussi, à l'arrière-plan de la scène. Allez savoir pourquoi, cette analogie me fit chaud au cœur.

Je ne possède pourtant aucune affinité naturelle avec le monde des sons, et plus particulièrement avec celui des voix, et ce - en dehors du timbre éraillé que présente parfois de mon organe vocal - pour la raison suivante : dans notre petit pavillon de Fontenay-le-Fleury, où nous venions d'emménager et où était né notre frère cadet, prénommé David, un système de ventilation pulsée soufflait régulièrement le chauffage qui équipait notre habitation jumelée. Comme l'une de ces souffleries était située à l'entrée de la salle de bain, juste au ras du sol, j'allais souvent m'y blottir - simple caprice d'enfant -, afin de profiter de sa chaleur, et me laisser sécher après mon bain hebdomadaire. C'est donc par son intermédiaire que j'entendis, pour la première fois, les voix récurrentes des disputes qui tonnèrent les prémices de la séparation de mes parents.

Condition d'autant plus douloureuse pour moi, âgé seulement de sept ou huit ans, que lorsque ladite séparation sera effective, ni mon père ni même ma mère ne prirent la peine de venir m'annoncer l'état de fait qu'ils avaient provoqué de concert, et encore moins de m'en expliquer les incidences. Ce sera donc mon frère aîné, Patrick, qui, d'une manière que je ressentis sur le vif presque crâneuse, viendra me claironner la nouvelle, me plaçant face à une incompréhension totale qu'il ne put mesurer. D'autant qu'il s'érigea dès lors, à mon rencontre, en substitue du chef de famille. Ainsi va la vie, je suppose. Cependant, je restais très longtemps marqué par cette désillusion : car elle me fit découvrir d'une manière particulièrement brutale les implications secrètes du silence,

Contes et Romans

qui est toujours demeuré, pour moi, et depuis ce temps-là, une forme larvée du mensonge. J'apprendrai plus tard qu'il s'agit, en effet, de ce que notre catéchisme judéo-chrétien appelle « le mensonge par omission », lequel devient, du même coup, un péché majeur... et, malheureusement, bien plus répandu, me semble-t-il, sur notre pauvre terre, que ce qu'on voudrait nous faire croire. Et si je prétends ne pas être ressorti sans faille de cette lourde épreuve, c'est aussi pour une raison précise que je vais tenter de vous expliquer ci-après, par une voie détournée.

L'anecdote se place dans une petite ville de garnison des Ardennes. L'enfant se souvient très nettement des éclats de voix de la dispute conjugale qui précéda le départ de son père, alors capitaine d'infanterie de l'armée impériale, du foyer familial. Il en gardera, outre les éclats de voix maternelle d'une formidable stridence, dit-il, le souvenir des résonances d'un saladier d'argent, probablement projeté au sol, ou bien contre un mur, et dont il sera marqué, proclame-t-il avec véhémence, euphoniement. Il veut dire en cela qu'il estime fort possible, pour ne pas dire probable, qu'un lien étroit a pu exister entre cet événement marquant de sa prime jeunesse – à cet âge où son âme juvénile prenait encore naissance, imprégnant, de manière indélébile, la personnalité future qui habitera l'adulte qui, à ce moment précis de sa vie, ne fait encore que germer en lui – et sa propension à vivre l'écriture. L'enfant s'appelle Arthur Rimbaud.

Pour ce qui me concerne, il n'est pas douteux que ce mensonge initial, que j'ai réellement vécu dans ma chair et dans mon être comme une injustice, autant qu'une douloureuse mutilation de mon âme, ait été l'élément déclenchant qui fit que j'ai, très peu de temps après, souhaité vouer ma vie à l'expression ; et ce d'une manière parfois portée à son extrême,

Contes et Romans

la parant, au surplus, d'une volonté d'harmonie et de beauté à parfaite, comme un besoin de reconstruction artificielle d'un domaine de quiétude et de sécurité perdues.

* * *

La terre est froide.
Le vent souffle sa glace d'hiver.
Et par derrière le tain et le verre
S'étend le jade.

L'armoire ouverte.
Une pierre harmonie baigne l'air.
De cet air neuf des parfums chers
Des mers inertes.

Puis une flûte picole un vin frais
Comme une émanation superbe d'alcool
Sur une eau verte et odorante.

La mer, la mer :
Que cette mer est lointaine, et lâche
Alors que s'ouvrent en ses dentelles
Quelques fragiles lingeries !
Le souvenir bouillant, sévère
Sur un orchestre de cent violons...

Un bruit dans le couloir.
La porte s'est refermée.

115- Lingeries (19)

Contes et Romans

* * *

Durant cette période où Jean-Pierre visite les prisons et s'occupe de prendre en charge ces deux adolescents dans le besoin – évènements dont, bien évidemment, personne ne me parla jamais, à la maison -, je fais mon apprentissage d'une autre cité nouvelle en construction : celle qui s'étend entre Trappes et Saint-Quentin-en-Yvelines, où je suis finalement inscrit au collège, suite à une première expérience d'insertion peu probante dans celui de mon secteur. La chose est aisée, à l'époque, d'autant que ma mère, infirmière scolaire de son état, depuis qu'elle a quitté le monde hospitalier, possède son bureau d'attache dans cet établissement quasi neuf. Dès mon premier cours d'histoire, je me prends d'une passion indéfectible pour l'archéologie (cette science qui, comme chacun le sait, consiste à exhumer le passé, au sens propre du terme...). Grâce à ce tout nouvel engouement, je passerai, durant les dix années de ma vie qui suivirent, toutes mes vacances d'été à Martigny, dans le canton du Valais, en Suisse, chez deux connaissances de mes parents qui eurent la gentillesse et la patience de m'accueillir chez elles pour ces périodes où je jouais, selon leurs dires, au « fouilleux ». Cependant, chez moi, cette autre vocation précoce, après celles de l'écriture puis du dessin, ne sera pas seulement vécue comme un simple passe-temps, puisque, comme nous l'avons déjà vu, j'en ferai, peu ou prou, mon métier.

Quand viendra le temps du lycée, après un passage éclair par Vendôme, dans le Loir-et-Cher, j'aurai l'opportunité de m'exiler - et ce pour des raisons plus « pratiques » que pour l'amour véritable du sport - à Font-Romeu, où mon frère aîné

Contes et Romans

faisait déjà des prouesses en tant que coureur de demi-fond. Mais, de ce temps déjà, les rapports avec mon frère aîné furent définitivement cloisonnés. Tant et si bien qu'au cours de notre troisième année vécue en commun dans cet internat, des camarades découvraient interloqués que nous étions frères...

C'est vers cette époque que Jean-Pierre, pour sa part, se voit proposer, par l'intermédiaire d'un délégué diocésain qu'il fréquente, un dénommé Lucien, de rejoindre le centre régional du Secours catholique de Nanterre, association pour laquelle il deviendra bientôt responsable de secteur, à Levallois-Perret. Il s'installe alors dans cette très proche banlieue de Paris (là même où je vivrai plus tard quelque temps avec lui). Cette période voit l'essor concomitant d'une action concurrente à celle pour laquelle Jean-Pierre s'investit totalement, et mon parrain vivra assez mal la rivalité entretenue par cette enseigne naissante du Secours populaire, notamment du fait de sa rhétorique anticléricale exacerbée, dont il eut à subir directement les foudres.

Mais sous ses apparences pourtant peu trompeuses, le vernis dont la personnalité de Jean-Pierre est recouverte craquelle peu à peu, puis se fissure. Je n'en veux que pour preuve les quelques rares moments d'échange que nous avons autour de la musique, lorsqu'il me faisait découvrir la poignée de cassettes audio qui composaient sa maigre « discothèque » personnelle. S'il me fit entendre pour la première fois la Misa Criolla d'Ariel Ramirez, œuvre que je trouvais véritablement humaine et chaleureuse, il s'agissait, en réalité, du seul enregistrement à vocation religieuse que Jean-Pierre possédait, en tout cas à cette époque-là. Avec lui, j'écouterai beaucoup plus régulièrement du Boris Vian, que je ne connaissais que vaguement de nom, dans la très belle interprétation qu'en a

Contes et Romans

donné Serge Reggiani. Quand on examine de près la liste des titres qui composaient cet album, on s'aperçoit combien celui-ci fut représentatif du mal-être qui peut, fort légitimement, habiter une personnalité qui a vécu le parcours d'un Jean-Pierre : *Arthur où t'as mis l'corps*, *Le régiment des mal-aimés*, *Valse dingue*, *Je bois*, *Le déserteur*, *La dernière valse*, *Que tu es impatiente la mort...* Autant de titres qui lui renvoyaient l'image d'une errance impitoyable de son âme - égarément auquel il a, à cette époque déjà, bien du mal à faire face -.

Car en effet, il arrive à Jean-Pierre de boire. Notamment durant les week-ends qui, pour lui, paraissent interminables, car il les passait souvent seul à ressasser ses fantômes. Il est aisé d'imaginer la foule des pensées et visions qui viennent l'habiter durant ces moments d'isolement forcé. Mais c'est aussi lors de ces moments d'égarément, qu'il accompagne de ses beuveries, qu'il revit ce qui l'opresse au plus profond de son être. Ainsi, le mot « gorgette » ponctuait-il fréquemment ses discours agités, et Marie-Hélène me confiera tout récemment, tandis que je lui faisais part de mon intention d'écrire cet ouvrage mentionnant la vie de Jean-Pierre, que c'est au cours d'une de leurs soulographies communes dont ils étaient coutumiers que Jean-Pierre lui cita, pour une unique fois, précisa-t-elle, une scène de viol dont il fut le témoin impuissant, et qui le meurtrira profondément.

Mais surtout – et j'ajouterais : ce qui me paraît rétrospectivement avoir été le pire -, il est indubitable qu'en ces périodes-ci où toute notion de confort moral l'a définitivement abandonnée, Jean-Pierre est sérieusement ébranlé dans sa conviction intime de chrétien. Oui, sans conteste possible, Jean-Pierre doute intérieurement. Il n'est que de voir l'admiration qu'il m'a avouée, mais qui restait cependant

Contes et Romans

teintée d'une certaine précautionneuse distance, pour le chanteur Leny Escudero, dont il me fit découvrir l'un des disques les plus révélateurs.

* * *

Mais le doute - cette vérité est désormais bien connue - irrigue l'homme. Cette formule, qui colle parfois à la peau bien plus qu'on ne le désirerait, est d'une véracité sans nom ; car elle est sans but précis et sans aucune cible avérée. Lorsqu'elle a su accaparer sa proie, elle se pare d'une exactitude inaliénable, inébranlable et sans limites. Et il était devenu évident, pour qui savait entendre dans ces non-dits qu'entretient en nous l'existence, que la vie parisienne de Jean-Pierre, qui était remplie de bruits souterrains et d'incessants échos, ne le satisfaisait guère. Plus : elle était devenue, pour lui et peu à peu, mais d'une façon tout à fait inexorable, son Enfer sur la terre et sa véritable traversée du désert.

« Quelle présence ! » me répétait, le regard comme ébloui, Jean-Pierre, lorsqu'il évoquait l'unique prestation de Leny Escudero à laquelle il avait assistée. Mais le chanteur, être lui-même fragile et blessé dans son âme et sa chair et dont il me laissa la cassette au moment de notre séparation, l'avait véritablement touché, autant par sa farouche prestance sur la scène que par le côté percutant de quelques-uns de ses textes qui, effectivement, pouvaient être d'une nature ravageuse, tel celui-ci :

Contes et Romans

La grande farce

« Enfin je vais être ce que tu as voulu
Voici le jour des jours, une autre humanité
Ils vont enfin savoir pourquoi ils sont venus
Et le prix de la vie et de l'éternité

Je vais marcher la tête haute, me tenir droit
Tu peux me regarder, tu seras fier de moi
Je vais chanter ton nom tout au long du chemin
Pour leur apprendre à vivre, leur montrer le divin

Ils peuvent me frapper et me jeter des pierres
Ils peuvent rire de moi, de ma bouche tordue
C'est vrai que ça fait mal sur les reins la lanière
C'est vrai que ça fait mal qu'ils me crachent dessus

Mais surtout n'aie pas peur, aie confiance en moi
Je sais je vais tenir parce qu'il faut que je tienne
Et chasser le désordre pour que ton ordre vienne
Pour qu'ils sachent enfin qu'ils ont besoin de toi

Mais ça fait mal tu sais, ça tourne dans ma tête
Mais ils frappent trop fort, je n'en peux plus déjà
Et ils chantent, ils rient, ils se croient à la fête
Parce qu'ils ne savent pas, parce qu'ils ne savent pas

Je ne sais pas non plus et je ne comprends pas
Mais je ne renie rien, j'ai accepté le rôle
Mais je ne savais pas le prix de chaque pas
Ton dessein est trop grand, trop grand pour mes épaules

Arrêtons maintenant et dis-leur s'il te plait
Oui dis-leur qu'ils me laissent m'en retourner chez moi

Contes et Romans

Surtout ne m'en veux pas, j'ai essayé tu sais
Le chemin est trop long et trop lourde la croix

Oh viens, je t'en supplie, viens pour que tout s'arrête
Et dis-leur maintenant ce qu'ils doivent savoir
Dis-leur tout si tu veux, mais maintenant arrête
Je vais pleurer, je vais crier, j'ai peur du noir

Mais dis-leur maintenant, dis-leur que tu es Dieu
Dis-leur que tu es bon, généreux et puissant
Garde pitié de moi et regarde mes yeux
Deux trous d'éternité et de larmes de sang

Mais tu n'écoutes rien du haut de ton empire
Mais je suis à leurs pieds et je vais te maudire
Arrête maintenant, arrête, je n'en peux plus
Je vais te faire honte et me pisser dessus !

Non ça n'est pas Judas qui m'a trahi le plus
Même trente deniers, la pauvreté est garce
Judas criait famine, Judas marchait pieds nus
Mais toi, dis, toi, c'est pour la sainte farce !

Je voudrais maintenant, je voudrais qu'une femme
Me fasse enfin crier tout comme au premier jour
Et tant pis pour l'enfer et tant pis pour mon âme
Mais avant de mourir, mourir aussi d'amour

Tu m'as fait fils de Dieu, sur l'épaule une croix
Et moi je voulais vivre et avoir des enfants
Vieillir près d'une femme qui me dirait parfois
«Tu t'en souviens dis, tu t'en souviens d'avant ?»

Contes et Romans

Enfin tu as gagné, enfin je me résigne
Je vais dire les mots, tous les mots que tu veux
Je vais jouer le jeu, je vais faire le signe
Pour que le feu enfin me délivre du feu

Je vais parler d'espoir et de miséricorde
Dire qu'il n'y a que toi quand on parle d'amour
Oui, mais je t'en supplie qu'ils tirent sur la corde
Et qu'ils frappent plus fort et qu'ils frappent plus lourd

Je sais que c'est la fin, que tu ne viendras pas
Moi je suis jeune encore et je suis vieux déjà
La parole donnée, c'est vrai j'ai cru en toi
Mais tu veux qu'on te craigne et tu ne m'aimes pas

Regarde-moi mon père, j'ai rempli mon office
Je t'ai suivi en tout, jusqu'au dernier supplice
Mais je crie maintenant, mais je crie maintenant
Sois maudit, sois maudit jusqu'à la fin des temps !

Oh non je te le jure, je n'ai pas dit cela
Oh non, je t'aime, je t'aime et je n'aime que toi
Mais j'ai si peur, mais j'ai si peur et j'ai si froid ! »
Ainsi parlait Jésus sur son chemin de croix.

Leny Escudero
(Editions à Malypense – 1978)

*

*

*

Contes et Romans

Ce doute qui habitait Jean-Pierre, je le ressentais, moi aussi, à mon niveau, et ce depuis de nombreuses années déjà, mais pour des raisons bien différentes et plus personnelles. Mes questionnements étaient alors aiguisés par le sujet même de mes études, qui me faisaient approfondir l'histoire de l'art occidental, laquelle est, par définition, une histoire de l'art religieux. Ces questions faisaient inmanquablement écho à mon parcours individuel, issu de ce mensonge par omission précédemment cité et qui conditionnera l'absence physique du père. Raison pour laquelle, à l'époque de ma fréquentation d'avec Jean-Pierre, j'étais intimement persuadé – mais ceci n'avait rien d'original en soit, puisqu'il s'agissait d'une opinion généralement partagée par l'ensemble de ma génération - de ne pas croire en Dieu. Cependant, cette idée prenait un relief tout particulier chez moi : comment, en effet, pouvais-je concevoir un père supposé « être dans les cieux », alors que mon géniteur ne se revêtait d'aucune consistance palpable, dans mon univers quotidien ?

De ce processus intellectuel, mais une fois encore plus ressenti que raisonné, je puis en retracer à grands traits les étapes : dans un premier temps, bien qu'ayant ressenti de juvéniles interpellations, je me découvre, par déception sans doute, purement et simplement agnostique. Par la suite, je tente de remplacer systématiquement, au cœur des textes saints - et ce avec, il est vrai, plus ou moins de succès -, le concept, que je juge alors plutôt vague, de Dieu, par celui plus générique de « la vie ». Plus tard, j'atténue encore ma position en arguant à moi-même que, bien évidemment, au cours de l'histoire déjà longue de l'humanité, l'idée de Dieu semble avoir surajouté du trouble au trouble, du désastre au désastre et de la misère à la misère. Mais on ne saura jamais réellement évaluer ni exprimer

Contes et Romans

la part de détresse et de souffrance qu'elle aura, dans le même temps, su éviter.

Cependant, pour ce qui me concerne en tant qu'être social, étant depuis toujours interpellé par les démarches essentiellement individuelles – pour ne pas dire solitaires, voire individualistes - de réflexion et de création, je ne conçois pas, même encore à l'heure actuelle, l'idée de m'assujettir à une quelconque Église. Ceci explique sans doute pourquoi, quand je m'attellerai, quelques vingt-cinq années plus tard, à une introspection littéraire de l'idée de Dieu dans un recueil éponyme basé, une fois encore, sur la formule de la prière – formule que je reprends volontiers à mon propre compte, car il n'existe pas, à mes yeux, de forme d'expression plus hautement égocentrée -, celui-ci paraît vouloir rester dénué de tout engagement communautaire. Et ce d'autant plus aisément que, pour ce qui la concerne, l'Église Réformée, dont j'ai pu côtoyer les préceptes du temps de mes nombreux séjours en pays de Vaud, résidence initiale des amies de mes parents, formalise, quant à elle, le concept, qui me semble en soi on ne peut plus clair et pertinent, que le rapport du croyant à Dieu doit demeurer une relation strictement personnelle.

Finalement et étant entendu que, pour moi, l'idée de Dieu ne consiste qu'en un concept, un médium qui ne justifie pas qu'on outre passe sa simple perception pour l'imposer à quiconque, j'arriverai à prendre de la distance avec ces questions difficiles en faisant jouer mon œil critique d'historien. Et pour faire le lien avec l'environnement historique et social dans lequel nous évoluons désormais, j'argumente à moi-même qu'il faut se rappeler que les textes que l'on dit sacrés (et qui furent, effectivement, écrits dans l'état d'esprit de leur donner cette valeur) ont été rédigés à une

Contes et Romans

époque où tous les aspects de la société et du savoir étaient globalisés. Ceci explique, par exemple, pourquoi l'exercice de la justice, voire de l'économie, intègre une si large part dans l'énoncé des règles divines.

La société moderne, quant à elle, a à ce point évolué, s'étant tout à la fois complexifiée et, dans le même temps, réglementée, du fait notamment du développement exponentiel de la connaissance technique et des notions scientifiques qui ont fini par « normer » le monde, qu'il n'est plus possible, aujourd'hui, de proposer une lecture abrupte des textes issus de la Bible ou de toute autre parole sainte. Cet état de fait s'est accompagné, aux yeux de l'Histoire, d'une dépossession conséquente des pouvoirs de l'Église. Cette évolution fut pour le moins chaotique et ne s'est pas accomplie sans douleur, ni tentation de réactions. Ce qui a engendré à la fois cette difficulté que l'on identifie aujourd'hui, et alimente de facto les différents débats sur le positionnement social de l'Église catholique actuelle et sur les flottements récurrents de son discours. Mais c'est aussi ce qui explique que la religion musulmane, qui n'a pas réalisé cette démarche de rupture avec son texte directeur, propose, dans le même temps, une vision sociale en totale opposition avec les visées de l'Occident. Là se situe clairement, pour moi, le hiatus structurel entre les deux modèles sociétaux proposés. Les autres raisons, qui restent pourtant tout aussi importantes et potentiellement cruciales aux yeux de l'Histoire, n'étant que d'ordre conjoncturel...

Les enseignements que l'on peut tirer d'une telle présentation des choses sont cependant complexes, puisqu'ils engagent la notion même de systèmes. Il s'agit de considérer en parallèle le fonctionnement de paramètres multiples. Ainsi, l'objectivité de jugement est, en l'espèce, extrêmement délicate

Contes et Romans

à initier. Par exemple : difficile d'envisager à brûle-pourpoint qui a raison, du strict point de vue de la constitution d'une morale personnelle, dont on ne peut que constater qu'elle a toutes les chances d'être de nature différente selon qu'elle s'adosse ou non à la religion – le tout étant de définir au préalable, et ce d'une façon extrêmement scrupuleuse, de quel type de religion on parle -. La vérité, en la matière, s'avère impossible à dégager.

Jean-Pierre et moi avons, à l'instar de tout un chacun, vécu dans ce bain particulier de notre histoire sociale et avons dû nous faire, au sens commun du terme, sur ce point comme sur tant d'autres, notre propre religion, avec les seuls armes et arguments dont nous disposions. Et Dieu sait si les bouleversements et transformations qui ont suivi cette période, déjà hautement chahutée en soi, de notre Histoire ont été, par la suite, encore plus intenses et profonds que ce que je viens d'énoncer !

*

*

*

À mes yeux, ceci explique aussi pourquoi la réponse de Jean-Pierre, dans ce contexte citadin qui était devenu pour lui si oppressant, a été de persévérer coûte que coûte dans la voie qu'il s'était fixée pour lui-même de longue date. Cette voie était la seule capable de concilier en lui son besoin d'engagement avec cette nécessité de retrouver une terre certes meurtrie, mais aussi porteuse de tant de promesses, et qu'il avait connue et dû quitter dans des circonstances qui n'auraient pu le satisfaire.

Contes et Romans

Après une première demande qui fut naturellement rejetée du fait que, une fois encore, il n'a jamais été ordonné prêtre, Jean-Pierre réitéra par écrit, auprès de l'archevêché d'Alger, son désir d'entrer au service d'une communauté religieuse agissant pour le bien public. Il se contentait, dans le cadre de sa deuxième demande, d'une moindre aspiration dans la hiérarchie de la communauté : c'est-à-dire qu'il acceptait de ne pas intégrer le haut cénacle des Père blancs, prêtres missionnaires de leur état. Il serait seulement aspirant ou, si l'on voulait bien prendre en considération sa bonne volonté, jouerait un simple rôle d'assistant ou d'aide. Un compromis fut trouvé : Jean-Pierre fut nommé diacre au service de l'archevêché d'Alger, payé directement par l'institution à laquelle il venait d'être rattaché, pour devenir un relais social auprès d'une population souvent désarmée devant les arcanes tatillonnes de l'administration. Après un court séjour dans la Casbah d'Alger, durant lequel il apprit les rudiments du métier d'écrivain public, Jean-Pierre s'installa dans un petit village kabyle nommé Aïn-el-Hammam, à mi-hauteur de la montagne. Il n'intégra donc pas, à proprement parler, et comme il le désirait initialement, la communauté des Pères blancs de Tizi Ouzou, ville située dans l'oued Sebaou, sur les premiers contreforts de l'Atlas, en regard de la Méditerranée. Mais il agira sous leur contrôle administratif direct. Et Jean-Pierre de prendre aussitôt son bâton de pèlerin pour effectuer à pied, au moins une fois par mois, les quarante-cinq kilomètres qui le séparaient de ses tuteurs en religion, et bientôt amis et confidents.

*

*

*

Contes et Romans

Sereine profondeur
D'une nuit qui se sonde.

Ô nuit, douce lenteur
Qui donne la mesure à toute éternité.
Telle une pâleur, tel un fantôme irréel
Ou telle une grandeur qui s'étire...
Nuit, fidèle aux papyrus
Qui t'avances drapée, pareille à l'innocence
Et fonds sur la désillusion des hommes
- le secret de la Bible -.

Ô nuit, toi qui clos les yeux
Tendus depuis une aube immémoriale
Vers les pâles lueurs d'un horizon incertain.
Toi qui recueilles nos vies abandonnées
Dans tes doigts frêles et froids qui glissent
Le long des vitres ondulantes.
Nuit, sèche tes larmes de cendres.
Ne pleure plus, image
Car tu meurtris mon âme.

Ô nuit qu'une pluie accompagne :
Casseras-tu pour moi ton rythme ?

2- Les voiles de la pluie I (21)

*

*

*

Contes et Romans

Qu'une chose soit bien entendue, car elle est d'importance : je ne revendique aucune filiation particulière avec mon parrain, surtout pas spirituelle. Je sais que je l'ai trop peu connu pour cela, ou l'ai côtoyé trop tard pour qu'il influençât durablement ma manière d'être et d'agir. Mais je sais aussi que le peu de temps durant lequel il m'a été donné de croiser sa route m'aura suffi à être entièrement imprégné de sa personnalité. À sa façon, c'est-à-dire sans jamais vouloir rien imposer, cet être ne laissait pas indifférent. Il impressionnait uniquement par son honnêteté à vivre, malgré son total dénuement. Et puis, malgré tout, le sang ne ment jamais...

Je me dois d'ajouter, pour clore cette subjective et délicate question des héritages, que, de mes années de faculté, je reste de facto pénétré d'une sensibilité de la pensée que d'aucuns pourraient, un peu précipitamment, étiqueter « de gauche » ; mais que je préfère, avant tout, caractériser comme une sensibilité humaine. Ma fréquentation privilégiée avec l'art, et plus particulièrement celui de la Renaissance, lequel fut une indiscutable bénédiction pour l'essor de l'humanité, me fera d'ailleurs, peu à peu, basculer vers une conscience « humaniste » des visées de l'artiste. Sur ce plan, la sensibilité de Jean-Pierre, alliée à son vécu d'ascète militant, m'a fortement interpellé, en me montrant par l'exemple que toute action humaine, quelle qu'en puisse être la nature, peut et doit rester ancrée dans le concret du vivant.

Quoi qu'il en soit de ces considérations purement personnelles, je n'ai effectivement pas développé la même vision étriquée vis-à-vis de Jean-Pierre que celle que porte viscéralement mon père, lequel ne conçoit pas qu'une personne puisse être d'une grande valeur, y compris dans une certaine

Contes et Romans

forme de déchéance. Ce fut pourtant le cas de nombre de personnes illustres qu'on admet aujourd'hui être incontournables pour leur contribution à la pensée ou à la sensibilité humaine : qu'on pense à Charles Baudelaire, Paul Verlaine, Michel-Ange ou Vincent Van Gogh, pour ne citer que les plus représentatives d'entre elles. Et il est vrai que Jean-Pierre, par moments, a côtoyé les tréfonds. Il s'est même sciemment confronté aux affres que portait en lui le monde, à ces nombreuses vicissitudes et aux cicatrices que lui avaient laissées la vie, dont certaines l'ont profondément atteint. Il a simplement essayé de faire face, avec ses pauvres moyens, aux fantômes qui hantaient sa personne, ce que, finalement, bien peu de gens ont eu le courage de mener aussi loin que lui. Et s'il ne s'en est pas trouvé totalement lavé ; s'il n'est pas complètement renaît de ses cendres, tel un phénix rouvrant inexorablement ses ailes flamboyantes, qui peut croire réellement, de nos jours, que de telles légendes aient pu avoir cours ? Car se regarder en face, c'est bien souvent se brûler soi-même... Alors oui : à regarder ce monde avec humilité, que peut-on espérer de la vie ? Et qui, en toute saine décence, pourrait prétendre y résister ?